

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 8

Artikel: La semaine artistique
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198644>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ah! c'est que cet huissier est de *grande poste*! ne vous déplaie.

Tous mes lecteurs ne savent sans doute pas ce qu'on entend par là.

Eh bien, l'huissier de grande poste, est celui qui est chargé, pendant un temps déterminé, d'aller chercher, dans son volumineux portefeuille, le courrier le plus important de la journée, celui du matin. Non seulement, il doit s'acquitter ponctuellement de cette besogne, mais il doit rester toute la journée au service de ses supérieurs. Quelle que soit l'heure, et tant qu'il reste au Château un conseiller d'Etat, il demeure de garde à la salle des huissiers, en attendant le coup de sonnette.

Notons en passant que ces braves huissiers circulent gratuitement et en toute liberté dans nos trams. Pour eux, les trams, c'est le char de l'Etat. L. M.

La corbeille de mariage.

Une de nos abonnées de Lausanne nous a écrit, dans le courant de décembre déjà, de bien vouloir donner, dans le *Conteur*, quelques détails sur l'origine de la corbeille de mariage. — Chacun sait qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de *corbeille de mariage*, ou simplement *corbeille*, les parures et bijoux que le futur envoie ordinairement à sa fiancée, dans une corbeille richement ornée.

Jusqu'ici, nous n'en pouvions dire davantage. Mais nous venons de trouver, par hasard, dans une chronique de *Ann Sèph*, datant d'une dizaine d'années, les lignes suivantes que nous en avons détachées :

« Depuis l'antiquité la plus reculée, on voit l'homme faire des présents à la femme qui est devenue sienne. Il veut la parer, l'embellir en core; il veut la remercier du bonheur qu'elle lui donne. Il y a peut-être là une idée de dédommagement aussi; l'époux veut consoler la jeune femme de ce qu'elle perd, de sa liberté qu'elle aliène. Au lendemain des noces, les rois offraient à leurs femmes des joyaux et une bourse contenant une grosse somme en monnaie d'or.

» Peu à peu, les mœurs s'affinant et les sentiments devenant plus délicats, on ne voulut plus offrir à la femme une sorte de paiement — après lequel on se croyait peut-être quitte de tout, et qui avait quelque chose de choquant, une signification par trop révoltante. On prit alors l'habitude d'envoyer les présents avant le mariage. Au fond, c'est toujours la même chose.

» Heureusement que les fiancés ne comprennent pas ou ne comprennent qu'après. Au dix-septième siècle, le fiancé envoyait le *coffre de mariage* rempli de vêtements. La bourse était remise à la main. Peut-être le fiancé en offrant cet argent à sa fiancée, voulait-il (veut-il encore) lui faire comprendre qu'il s'en remettrait à elle de la direction et du soin de l'épargne. La bourse était, en effet, enfermée dans le bahut, à l'arrivée de la jeune femme dans la maison de son mari. Le coffre de mariage était toujours l'un des meubles du ménage ».

Le baiser.

Il est bien entendu aujourd'hui que le baiser ne jouit pas, auprès de la Faculté, d'une réputation sans tache. On l'accuse, avec raison peut-être, de servir de véhicule à un redoutable microbe.

Mais la coutume est ancienne; comment faudra-t-il s'y prendre pour la faire disparaître? Gros problème qui n'est pas près d'être résolu, d'autant plus qu'on est fort perplexe sur le genre de caresses qu'il faudrait choisir pour suppléer à ce geste bizarre et char-

mant, » comme l'appelle Marcel Prévost. Il a si bien passé dans les mœurs, que certains élèves des Ecoles eux-mêmes s'y trompent, comme ce fut le cas pour un gamin, à l'occasion d'un examen scolaire.

Ceci donna lieu au dialogue expressif que voici :

L'examineur. — Veuillez m'indiquer, mon ami, les cinq sens dont l'homme est pourvu.

— *L'élève*, comptant sur ses doigts. — La vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher et... et...

L'examineur. — Et quoi donc?

L'élève, avec assurance. — *Le baiser*, m'sieu!

L'examineur, un instant interloqué. — Parbleu oui, je me souviens, il y en a bel et bien six!

Et le dernier, ajouterons-nous, ne restera sans doute pas le moins actif.

A bon tsat bon rat.

Onna demeindze que y'avai zu dai vôtès, lo valet à syndico, cé à l'assesseu, cé à muni-pau Bognet, lo Louis à dragon et on part d'altro bons fonds se trovàvont la né pè la pinta de coumouna à baïre on verro, kà l'é-tiont dàq parti qu'avai zu lo dessus, et coumeint de justo, faillà cein fètà pè 'na petita rioula.

Ma fai, le libro arrevàvont le z'ons après le z'altro su la trabilla et pas petou est que se vouldhivant à mésoura se bin que, pè vai le onj'hàorès, noutrès gaillà étiont trè ti on boccon bliets et dai z'ons se mettiont à tsantà coumeint de cliào vilho cocardiers que revegnivànt de l'avant-rèhiuva le z'altro iadzo.

Adon lo Louis à dragon, on feind-l'air que ne peinsàvè qu'ài farces l'ào fe: Ditès-vai le z'amis, s'on vao recaffà on boccon, no faut faire einradzi lo pintier et no faut coumeinci pè l'ài brequà on part de piautès de tabourets, ne le payèrent, lo bon sang, n'ein ti lo bosson bin garni, et ne veint vaire la potta que va no fèrè, pu ne veint bin lo couïena po no z'amusà dévant d'allà à la paille.

Dinsè de, dinse fé. L'eimpougnont don ti on part de tabourets et le se trevougnavant pè le piautès tantqu'à ce que le tsambès seoyont trossaïes à tsavon; dai z'altro chàotàvont à pi djeints pè dessus et le z'épèclliàvont se bin qu'ào bet de 'na vouarba, n'ein restàvè perein qu'on part de bons pè la pinta.

Et noutrès lulus recaffàvont que dai sorciers de vaire totès cliào brequès que tsampàvont decé delé pè lo cabaret.

Lo pintier, que cognessai prào le z'osès, ein veyènt cé commerço, fà étàt de recaffà assebin; se peinsàvè: le gaillà on bon moïan, faut laissi fèrè et pisque l'est dinse le mè payèront coumeint dai nàovo.

Adon, quand l'ont zu trè ti met ein brequès cliào tabourets, lo Marque à Bognet fe: Ditès-vai, on porrai fèrè 'na tota galèza farça se vo z'itès d'accoo; no faut einvouyi 'na dépèche à mândzo ein l'ài metteint que l'ài à dai tsambès trossaïes ice à la pinta et que faut que vignè tot lo drai avoué tot cein que faut po le remettre! Vo z'allà vaire, y'arà onco de quie no teni le coûtès onna vouarba!

— Oi ma fai! firon le z'altro, et lo valet à syndico tracé à la pousta einvouyi la dépèche.

Fasà 'na cramena dào diabblio et névessai qu'on dianstre clia né quie: lo mândzo, que demàoràvè à C., onna bou'n'haora et demi pe lien, se relàivè, fe appliyi, preind tot cein que faillà et lo vouaïque via. Ma fai, quand fut arrevà à la pinta et qu'on l'ài montra quinnès piautes faillà racoumoudà et potringà, stuce à fè on boccon la potta, mà, quand l'èut zu ruma on boccon, ein délièté sa trossa, preind dai lancettès, on bistouri et tot on commerço, l'accrotsè le tabourets le z'ons après le z'altro

et, pè dévant le gaillà que sorizant ein lo vouaiteint fèrè, l'eimbardouffè cliào piautès avoué dào pliiatro que fasà teni avoué dai tot petits bets de lans que l'einvortolhivè avoué dai pattès, pu le lièttàvè bin adrà avoué de la fiçalla. Et quand l'èut fé, ie fot lo camp ein de-seint que revindrà lo leindèman.

Et n'a pas manquà. Lo delon, revint à la pinta, vaire, se desà, se se malàdo guèressant; revint onco so demà, lo dedzào et ti le dzo de la senanna d'après. Le brelurins qu'aviont fé la farça se demàndàvont adon se lo mândzo étai fou et cein que cé commerço volliavè à derè.

L'ont zu astout l'esplicachon de l'affèrè. Cauquies dzo pe tà, lo mândzo, que cognessai le lulus que l'ài aviont djui lo tor et que savai que l'aviont ti grossa courtèna, lào z'a einvouyi onna nota de septanta francs cinquanta po avai remet ein étàt totès cliào piautès brequaïes et po se vezitès. Et le menacivè de le remettre trè ti ào priourene, se ne payàvont pas riche raque.

Ma fai, le gaillà, quand l'ont su cein, ne recaffàvont pequa tant, allà pi, assebin, bon grà, mau grà, l'ont dà aboulà la mounia et lo mândzo, après avai gardà veingt francs por li, a bailli lo resto de cé arzeint à clia coletta que font ora po le fennès et le bouébo de cliào pourro Transvaliens **

Livraison de février de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE: L'œuvre de Louis Pasteur, par Auguste Gardon. — Irène Andéol. Roman par T. Combe. — Les cosaques chez le négus, par Michel Delines. — Mademoiselle Zénaïde Fleuriot. Histoire morale d'une institutrice, par Ernest Tissot. — En Engadine. Nouvelle, par V. Gautier. — Le relèvement de la Grèce, par Michel Kebedgy. — Un roman d'aventures aux Etats-Unis, par Mary Bigot. — Chroniques parisiennes, allemande, anglaise, russe, suisse, scientifique et politique. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Bureau, place de la Louve 1, Lausanne (Suisse).

Un pianiste qui ne brille pas par la modestie se flattait d'avoir, à son dernier concert, absolument « enlevé son auditoire. »

— C'est vrai, confirme un ami; après le premier morceau, il n'y avait plus personne dans la salle!

La semaine artistique. — Elle a commencé dimanche, par la représentation des *Crochets du père Martin*, un bon vieux drame, sans ficelles et tout de sentiment, qui a été chaleureusement applaudi. Il est encore de beaux jours pour l'honnêteté; au théâtre, tout au moins. Après ce drame, *Championnet malgré lui*, un état de rire. — Lundi et mercredi, ont eu lieu, les **soirées de Zofingue**. Succès traditionnel. Applaudissements, bravos, rappels, couronnes, bouquets, rien n'y a manqué. — Jeudi, *Francillon*, dont la seconde représentation a confirmé l'enthousiasme qu'avait provoqué la première. C'est, jusqu'à présent, le clou de la saison. — Hier, vendredi, à la Salle centrale, **M. Scheler** s'est fait applaudir par un auditoire très nombreux. Vendredi prochain, nouvelle séance populaire.

Demain dimanche, **La jeunesse des Mousquetaires**. — Rideau à 8 heures.

La rédaction: L. MONNET et V. FAVRAT.

OCCASION!

Un solde **papier à lettre grand format**, défratché.

Ce papier, qui sera vendu à **très bas prix**, pourrait, entr'autres, être utilisé pour *brouillons*, par MM. les pasteurs, professeurs, écrivains, etc.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Hovard.